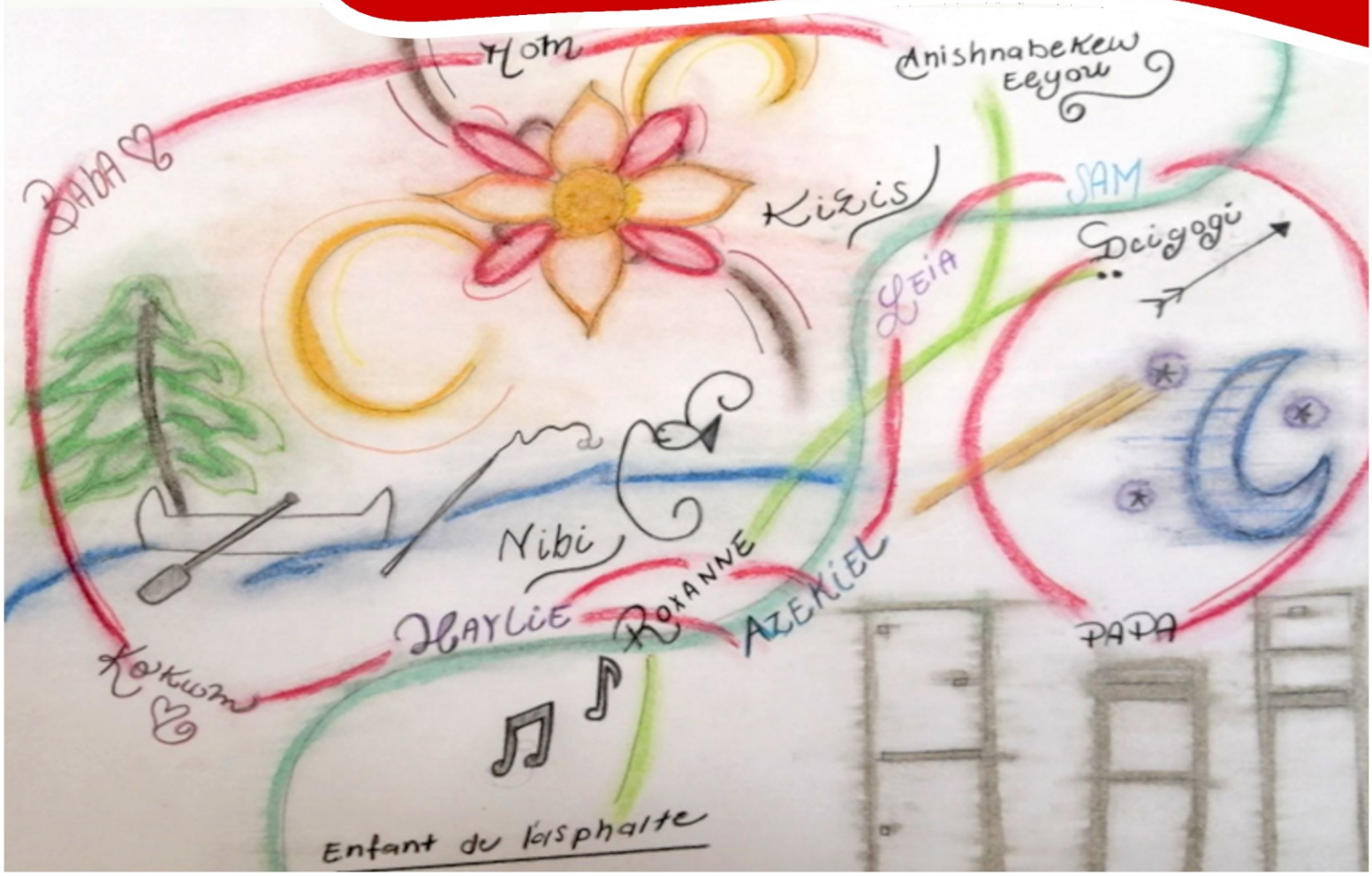
AKI TIPATCIMO

ATELIER DE CONTRE-CARTOGRAPHIE PARTICIPATIVE

RAPPORT-SYNTHÈSE

DIRIGÉ PAR BENOIT ÉTHIER
ET MARIE-EVE DROUIN-GAGNÉ



Membres du comité de rédaction

Adam Archambault
École d'études autochtones, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

Christopher Trépanier
École d'études autochtones, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

Kloé Chagnon-Taillon
École d'études autochtones, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

Direction

Benoit Éthier
École d'études autochtones, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

Marie-Eve Drouin-Gagné
Centre urbanisation culture société, Institut national de la recherche scientifique

TABLE DES MATIÈRES

Préambule 3
Le visage 4
PREMIÈRE PARTIE : Pourquoi un atelier de cartographie? 5
Une brève introduction à la contre-cartographie 5
Représentations cartographiques de l'Abitibi-Témiscamingue à travers l'histoire 7
Introduction à la cartographie sensible et émotionnelle 17
DEUXIÈME PARTIE : Mise en pratique 19
Louisa Papatie et Adam Archambault 19
Alice Jérôme et Élise Olmedo 20
Kevin Papatie 22
Roxanne Mianscum-Lizotte 23
Charlie Papatie et Benoit Éthier 24
Christopher Trépanier 25
Kloé Chagnon-Taillon 26
Marie-Eve Drouin-Gagné 27
Ioana Radu 29
TROISIÈME PARTIE : Pistes de réflexions 31
Collaboration entre Autochtones et Allochtones 31
La mémoire collective 31
Le territoire 32
Quelques actions concrètes possibles 33

PRÉAMBULE

L'atelier de contre-cartographie participative *Aki Tipatcimo* s'est tenu les 16 et 17 mars 2023 au Laboratoire de cartographie participative de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue à Val-d'Or (*Kapikitapikak*). *Aki Tipatcimo* signifie « raconter le territoire » en *anicinabemowin* et nous avons choisi ce titre pour l'atelier puisque ce sont ce que les cartes font : raconter le territoire depuis une perspective donnée. L'événement a permis de rassembler plusieurs dizaines de personnes d'horizons différents : membres de la communauté autochtone de Val-d'Or et des communautés de Kitcisakik, Lac Simon et Pikogan ; professeur.es de l'École d'études autochtones de l'UQAT et du Centre urbanisation, culture, société de l'INRS ; étudiant.es à la maîtrise et au doctorat de l'École d'études autochtones de l'UQAT ; membres du Service Mamawi Mikimodan et du Service de la Formation continue de l'UQAT ; représentant.es de la Ville de Val-d'Or ainsi que des citoyen.nes engagé.es de la région. L'objectif était d'entamer la conversation, d'encourager la collaboration et d'explorer les possibilités d'une réappropriation de l'espace urbain de la ville de Val-d'Or comme espace autochtone.

La première journée d'activités a permis aux personnes participantes d'apprendre les différentes formes de cartographies et leur pertinence dans les façons de concevoir le territoire. Cette journée a également permis aux différentes personnes présentes sur le territoire de la ville d'entrer en dialogue et de réfléchir aux actions possibles pour mettre de l'avant les savoirs anicinabe. La seconde journée a quant à elle permis aux personnes participantes de partager leurs expériences de vie et leur rapport intime au territoire à travers la cartographie sensible.

Le rapport final de l'atelier de contre-cartographie participative *Aki Tipatcimo* se veut une synthèse des présentations, des échanges et des réalisations qui ont eu lieu lors des deux jours d'activités. Il ne peut cependant rendre compte de toute la richesse ainsi que de la qualité des réflexions et des échanges qui se sont tenus tout au long de l'atelier.

Enfin, nous tenons à remercier profondément chaque personne qui mène à bout de bras l'important travail de mise en valeur et de transmission des savoirs territoriaux pour les jeunes générations anicinabe. Nous remercions également les personnes qui ont eu le courage de s'engager dans l'exercice et qui ont contribué à la richesse de la réflexion.

Migwetc !

LE VISAGE

Le langage véridique d'un vécu

Est lu, en large, par beaucoup

Rien n'est secret, tout est ouvert

(Aussi) apparaît la pure innocence de la jeunesse

Les traits sillonnés de la vie

Trahissent le voyage terrestre

Les pensées visibles de l'amour

Dévoilent la joie et la tristesse

C'est le map humain modelé (cartographié)

Exposé et visible à tous

Alice Jérôme

PREMIÈRE PARTIE : POURQUOI UN ATELIER DE CARTOGRAPHIE?

La première partie de l'atelier visait à présenter le contexte, soit une brève introduction à la contre-cartographie (présentation de Marie-Eve Drouin-Gagné) ; un historique de la région de l'Abitibi-Témiscamingue, et plus particulièrement de Val-d'Or, à travers des cartes historiques (présentation de Danny Bisson) ; une introduction à la cartographie sensible et émotionnelle (présentation d'Élise Olmedo). Ces présentations étaient un point de départ pour ouvrir la conversation avec les participant.es afin de réfléchir à ce qui pourrait être cartographié dans la région de Val-d'Or, ce qui a donné lieu à la deuxième partie de l'atelier, la création de cartes (jour 2).

UNE BRÈVE INTRODUCTION À LA CONTRE-CARTOGRAPHIE

Marie-Eve Drouin-Gagné
Professeure, INRS-UCS

Marie-Eve Drouin-Gagné est professeure au Centre Urbanisation, Culture, Société de l'INRS et fait partie de l'Unité mixte de recherche INRS-UQAT en études autochtones basée à Val-d'Or. Ses travaux portent notamment sur la décolonisation de la recherche, des institutions académiques et des espaces urbains. Sa présentation a servi à ouvrir la première journée d'ateliers et ainsi introduire les personnes participantes aux thèmes et enjeux abordés pour la suite de l'événement.

Qu'est-ce que la cartographie? Pourquoi cartographier?

Une carte permet de raconter le territoire ; c'est une représentation du territoire qui peut se manifester sous plusieurs formes comme un chant ou encore un poème, bien que les cartes conventionnelles utilisent souvent le langage visuel. Dans tous les cas, les cartes permettent d'exprimer nos connaissances au sujet du territoire. Par exemple, il est possible de faire des cartes qui représentent les histoires, la langue ou encore les toponymes. Il s'agit donc d'un outil qui permet à la fois de se représenter le territoire et de consigner les savoirs qui y sont rattachés.

En contexte autochtone, les communautés peuvent avoir recours à la cartographie pour aider à contrer les sentiments négatifs associés à la cartographie coloniale qui a effacé des communautés, des histoires, des savoirs, des cartes officielles, et à promouvoir les savoirs et les perspectives autochtones. C'est une bonne façon de rendre visible ce qui a été invisibilisé.

Qu'est-ce que la contre-cartographie?

La contre-cartographie peut être pensée comme un contre-récit. Il s'agit d'une façon de penser autrement le territoire, mais aussi de le représenter autrement. La contre-cartographie permet de sortir du cadre rigide de la cartographie conventionnelle qui limite les façons alternatives de se représenter le territoire. Par exemple, le perlage peut permettre de se représenter des lieux selon une perspective qui ne peut être présentée par la cartographie conventionnelle. Les travaux de l'artiste Rudi Aker (Wolastoqey de la communauté de Sitansisk) témoignent de toute la profondeur que peut prendre la représentation du territoire par le perlage[1]. Il peut également s'agir d'une carte interactive qui permet de présenter des récits associés au territoire, qui peuvent devenir des contre-récits et des éléments de résistance dans un contexte colonial. Dans ce sens, la carte peut devenir un support pour les récits individuels et collectifs liés au territoire.

[1] Pour voir les travaux de Rudi Aker : https://rudiaker.com/.

Représentations cartographiques de l'Abitibi-Témiscamingue à travers l'histoire

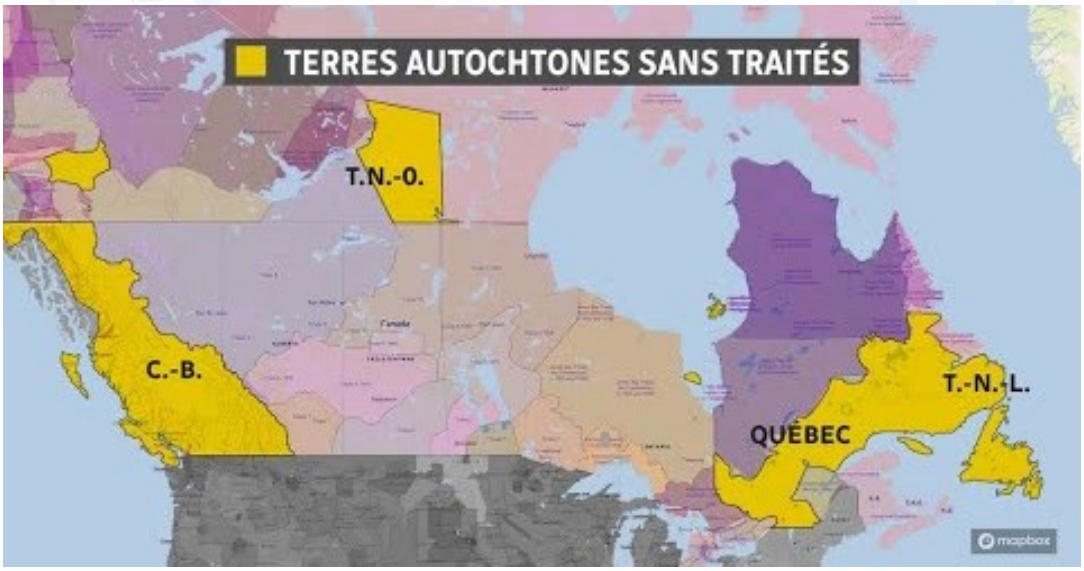
Danny Bisson
Géomaticien, Progigraph Val-d'Or

Danny Bisson est géomaticien basé en Abitibi-Témiscamingue et collabore depuis plus de vingt ans avec les communautés autochtones de la région et d'ailleurs au Québec pour répondre à leurs besoins en cartographie et en géomatique. La présentation de Danny Bisson, illustrée par plusieurs cartes, vise à brosser un portrait historique des modes de représentations du territoire de l'Abitibi-Témiscamingue à travers les siècles.

Malgré la présence de la Nation Anicinabe sur le territoire depuis des millénaires, les représentations officielles ou conventionnelles de l'Abitibi-Témiscamingue ne datent que de l'arrivée des Européens sur le continent. Ces cartes sont certainement teintées de leur perspective et ont joué un rôle dans la colonisation. Il est tout de même possible, en travaillant à partir d'anciennes cartes, de comprendre certaines dynamiques entre les différentes Nations Autochtones et les arrivants européens et même d'avoir accès à certains savoirs autochtones traditionnels qui ont été oubliés ou effacés par le colonialisme à travers le temps. Dans un contexte où les gouvernements et plusieurs institutions mettent de l'avant des principes de réconciliation, la présentation de l'histoire de l'Abitibi-Témiscamingue à travers des cartes visait un premier pas vers la réconciliation, soit la prise en considération des vérités historiques et coloniales. La présentation effectuait donc un voyage à travers le temps pour expliquer l'origine de la région et l'histoire de ses habitants et habitantes.

Tout d'abord, l'Abitibi-Témiscamingue est en territoire non cédé.

Lorsqu'on regarde une carte « conventionnelle » du Canada qui présente les différents traités négociés et établis avec les Nations Autochtones, on constate que le territoire de l'Abitibi-Témiscamingue n'a jamais été cédé par les Nations Autochtones qui y sont établies depuis des millénaires.



Source: Radio-Canada, le 18 février 2020 :
https://www.youtube.com/watch?v=xdintjoflao

Un regard sur la composition géologique historique du territoire permet de comprendre les dynamiques économiques et sociales actuelles.

À partir de cartes géologiques et d'outils géomatiques, on peut mieux comprendre la composition du sol de la région, qui en influence la colonisation. Le territoire de la région se situe à la frontière de deux « sous-provinces géologiques » dont les déplacements et frottements ont créé ce qu'on appelle « la faille de Cadillac ». Cette région est une zone de cisaillement entre les sous-provinces géologiques qui contient une quantité importante d'or, de cuivre et d'autres métaux précieux. Aujourd'hui, en regardant une carte de l'emplacement de toutes les mines actives et fermées en Abitibi-Témiscamingue, on s'aperçoit qu'elles sont presque exclusivement situées le long de la faille de Cadillac. Les mouvements géologiques du territoire ont donc des impacts pour la Nation Anicinabe puisque l'attrait des ressources du territoire a amené les compagnies minières et les colons à s'y installer.

De plus, en raison d'une importante période de glaciation il y a plusieurs milliers d'années, le territoire de la région comprend une importante quantité d'eskers et de moraines. Les eskers sont des rivières souterraines créées sous les glaciers et agissent comme un filtre naturel pour l'eau, d'où leur importance pour la vie humaine et non-humaine dans la région. Les Ainé.es anicinabe connaissent d'ailleurs bien ces éléments du territoire puisque leurs sources d'eau traditionnelles suivent la position des eskers.

Les moraines sont quant à elles formées de sédiments poussés par le déplacement des glaciers et contiennent souvent de l'eau et du sable fin. Il s'agit d'une autre source d'eau

pure intéressante, mais qui peut facilement être contaminée par les activités industrielles. Qui plus est, elles sont souvent une ressource importante pour les industries nécessitant du gravier. La ville de Val-d'Or a d'ailleurs été construite sur une moraine et le chemin de fer menant à Amos a été construit sur un esker qui constitue un sol stable. Étant donné l'importance de préserver ces sources d'eau potable, les cartes comprenant une représentation des eskers et des moraines peuvent être utilisées pour défendre le territoire de l'exploitation des ressources naturelles.

La présence historique des Anicinabek sur le territoire est visible sur des cartes "conventionnelles".

À partir d'une carte des bassins versants, nous pouvons voir que le territoire de l'Abitibi-Témiscamingue est situé à la limite entre le bassin versant du Saint-Laurent et celui de la Baie d'Hudson. Le mot « Abitibi » signifie là où les eaux se séparent » en *anicinabemowin*. Cette ligne qui sépare les deux bassins versants est la ligne où les Anicinabek faisaient du portage parce qu'aucune rivière ne traverse cette ligne. Mais mis à part cette zone, tout le territoire était accessible par la route des eaux. Historiquement, les Anicinabek parcouraient le territoire à partir du réseau hydrique.

La corporation d'archéologie ARCHÉO-08 a prouvé qu'il y a au moins 8000 ans de présence autochtone en région. Les Allochtones, pour leur part, ne sont installés sur le territoire de la région que depuis un peu plus de 100 ans. Les premières apparitions de la Nation Anicinabe sur des cartes « conventionnelles » datent de 1611 sur une carte réalisée par Samuel de Champlain. Cependant, les cartes conventionnelles peuvent perpétuer des erreurs importantes sur la représentation du territoire. Ainsi, pendant des centaines d'années, le territoire de la région a été représenté par les Européens comme étant un immense lac (appelé lac *Kaouinagamick*), quatre fois plus gros que le Lac-Saint-Jean. Au fil des ans, l'erreur a été repérée, mais tout de même répétée sur des cartes jusqu'au 18e siècle.

Les cartes historiques conventionnelles permettent de suivre l'historique administratif et juridique de la colonisation, ainsi que l'effacement de la présence Anicinabe, notamment par la toponymie.

Les cartes coloniales montrent aussi la dépossession du territoire anicinabe. Par exemple, la Proclamation royale de 1763, prévoyait un « territoire *indien* », soit des terres ne pouvant être colonisées. Sur les cartes liées à la Proclamation, le territoire traditionnel des Anicinabek était réparti entre trois zones : la province de Québec, le « territoire *indien* » et la Terre de Rupert (appartenant à la compagnie privée de la Baie d'Hudson).

11 ans plus tard, en 1774, les cartes montrent qu'il ne reste qu'une toute petite zone exclusive aux Autochtones. Le « territoire *indien* » est réduit considérablement et est

restreint entre les 13 colonies américaines et la province de Québec. Il s'agit d'une perte immense de titres et de droits autochtones d'un seul coup. L'Acte constitutionnel (1791) représente la disparition, la perte totale du « territoire *indien* ». Il en résulte la création du Haut-Canada et du Bas-Canada. Finalement, l'extension des frontières de 1898 intègre le territoire où se situe aujourd'hui la ville de Val-d'Or au reste du Canada. En 1912, le reste de la Terre de Rupert est jointe au Canada.

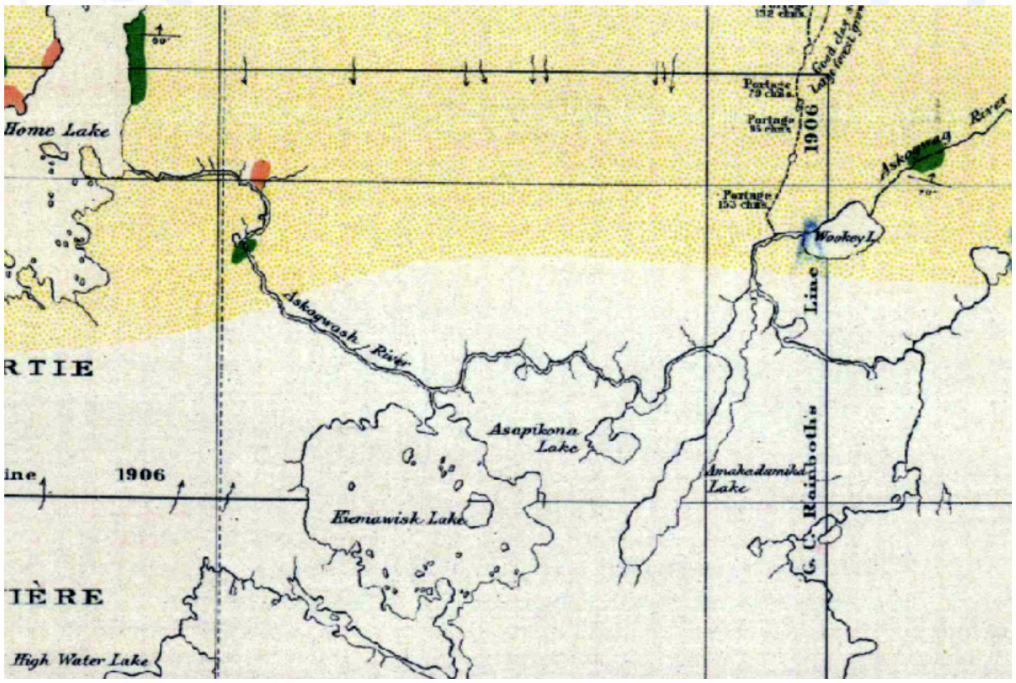
La fin du 19e siècle marque le début des mandats d'exploration et de la colonisation du territoire de la région.

Avec l'extension du territoire colonisé au Canada et au tournant de la révolution industrielle, il y a une forte volonté d'extraction des métaux et du bois. Trois groupes différents commencent à « explorer » le territoire dans le but de l'exploiter. Le premier, la Commission géologique du Canada, qui était d'ailleurs le groupe le plus agressif, envoie de nombreux géologues sur le territoire par les cours d'eau. Le deuxième groupe est formé d'arpenteurs, parfois envoyés par les compagnies forestières. Dans leurs carnets, nous pouvons voir que ces personnes sont entrées en contact et échangeaient avec les Anicinabek. Le dernier groupe est celui des compagnies forestières.

Les cartes créées par ces groupes (comme celle du géologue de la Commission géologique du Canada Robert Bell) comprennent au départ presque exclusivement des toponymes anicinabe. Cependant, ces toponymes sont rapidement remplacés par des toponymes anglais, puis français, ce qui participe à l'effacement et l'invisibilisation de la présence anicinabe sur le territoire.

« Tout comme moi, ils ont changé mon nom. »

Alice Jérôme



Partie de carte de la Commission géologique du Canada comprenant des toponymes anicinabe (1895-1907)

Les premiers travaux d'exploitation des ressources du territoire ne sont pas les mines, mais bien les travaux forestiers.

En 1901, les feux de forêt étaient très importants sur le territoire de l'Abitibi-Témiscamingue, principalement en raison de la présence de colons dans la région. Il est surtout question de négligence de bûcherons qui ne contrôlaient pas les petits feux.

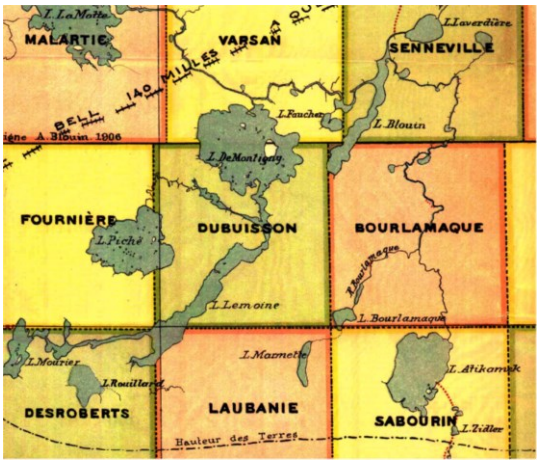
En 1906 apparaissent les cartes des concessions forestières. Ces cartes servaient pour la construction du chemin de fer vers Harricana et Amos et ont découpé le territoire de façon arbitraire. Ce n'est qu'en 1911 que les premières découvertes minières du secteur de Val-d'Or sont répertoriées. Les Anicinabek vivaient sur le territoire, mais on ne les voit évidemment pas sur les cartes.

« Pourtant, à l'époque, les explorateurs avaient besoin des Autochtones afin d'en apprendre plus sur le territoire, afin d'accéder au territoire. »

Jimmy Papatie

La perte de la toponymie anicinabe est étroitement liée à la colonisation.

En 1912, soit quelques années après les premières « explorations » du territoire, les cartes ne contiennent plus de toponymes anicinabe. Par exemple, la carte officielle du chemin de fer présente le territoire entièrement divisé en cantons, avec des noms d'hommes francophones.



Carte des cantons du territoire où est aujourd'hui situé Val-d'Or (1912)

L'arpentage du canton Dubuisson en 1914 ouvre la porte aux claims miniers et à la vente de terrains.

« Les raisons de la perte de la toponymie anicinabe sont : la prononciation trop difficile ; les noms des lieux décrivant le territoire ne semblaient pas importants pour les non-Autochtones. »

Alice Jérôme

« Tout ça a été renommé à la couleur des hommes, sans aucune présence féminine. »
Suzy Basile

La carte des territoires familiaux de Kitcisakik dessinée par Davidson en 1926.

Malgré cet effacement, certaines cartes montrent la présence continue des Autochtones sur le territoire. Ainsi, l'anthropologue Daniel Sutherland Davidson a réalisé une carte montrant les territoires familiaux compris entre le Témiscamingue, Waswanipi et jusqu'au territoire Atikamekw Nehirowisiw. Il a identifié chaque terrain, les responsables du

territoire, leur surnom, la signification du surnom, leur épouse et leur(s) enfant(s). Il a aussi documenté l'utilisation du territoire et l'impact de l'arrivée des colonisateurs.

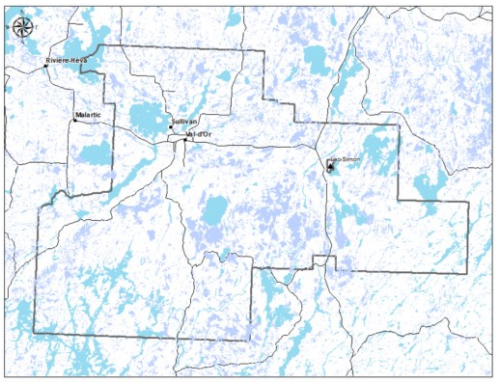
Val-d'Or devient une ville officielle à partir de 1935.

À partir du moment où de l'or est découvert dans le secteur, la ville naît et se développe à une vitesse fulgurante. La ville est officiellement créée le 15 août 1935. Dès décembre de la même année, l'électricité est arrivée. L'industrie minière a entraîné l'arrivée massive de colons et un développement urbain beaucoup plus rapide que l'industrie forestière l'a fait dans les décennies précédentes.

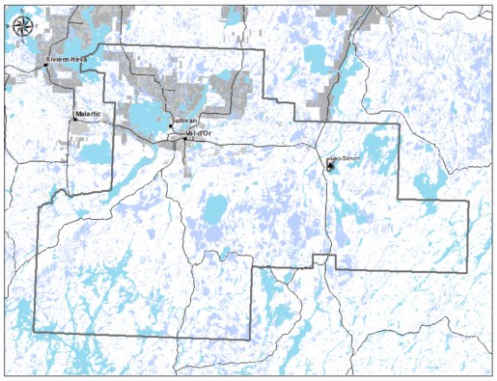
En terminant… on peut suivre la dépossession coloniale à travers les cartes.

En un peu plus de 100 ans de colonisation active de la région, il ne reste plus beaucoup de territoire n'ayant pas été impacté, comme le montre bien la superposition des cartes suivantes.

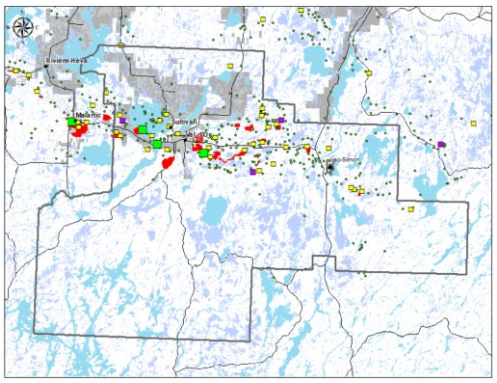
1. Carte topographique d'une partie du territoire anicinabe où se situe la ville de Val-d'Or.



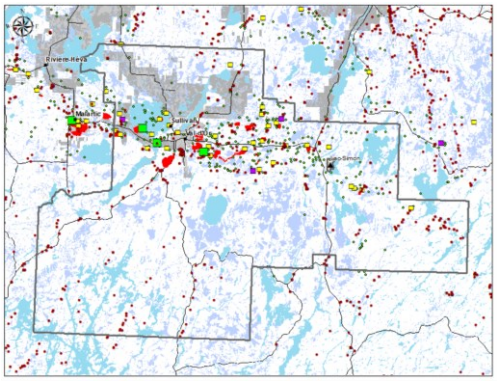
2. Carte comprenant les limites administratives du territoire de la ville de Val-d'Or.



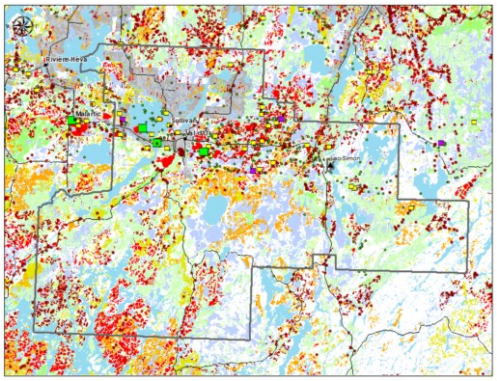
3. Carte comprenant les limites administratives du territoire de la ville de Val-d'Or et les zones humides.



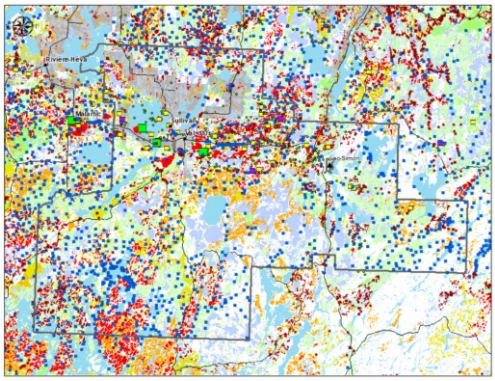
4. Carte comprenant les limites administratives du territoire de la ville de Val-d'Or, les zones humides et les mines (actives et inactives).



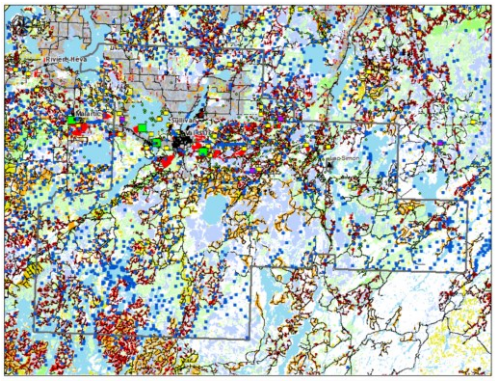
5. Carte comprenant les limites administratives du territoire de la ville de Val-d'Or, les zones humides, les mines (actives et inactives) et les eskers.



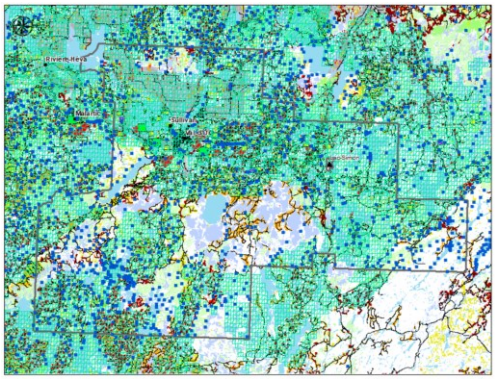
6. Carte comprenant les limites administratives du territoire de la ville de Val-d'Or, les zones humides, les mines (actives et inactives), les eskers et les zones de coupes forestières (historiques et actuelles).



7. Carte comprenant les limites administratives du territoire de la ville de Val-d'Or, les zones humides, les mines (actives et inactives), les eskers, les zones de coupes forestières (historiques et actuelles) et les moraines.



8. Carte comprenant les limites administratives du territoire de la ville de Val-d'Or, les zones humides, les mines (actives et inactives), les eskers, les zones de coupes forestières (historiques et actuelles), les moraines et le réseau routier.



9. Carte comprenant les limites administratives du territoire de la ville de Val-d'Or, les zones humides, les mines (actives et inactives), les eskers, les zones de coupes forestières (historiques et actuelles), les moraines, le réseau routier et les *claims* miniers.

Réactions et discussions à la suite de la présentation

La présentation de Danny a suscité plusieurs réactions et discussions parmi les personnes présentes, que nous pouvons résumer ainsi :

- Plusieurs ont trouvé ébranlant de voir, à travers les cartes, l'histoire de la colonisation. Cela donnait un poids différent, avec l'impact visuel de la dépossession territoriale. Il s'agit d'un outil qui peut être utile à une meilleure compréhension du passé et de ses impacts, dans une démarche de réconciliation qui demande avant toute chose de reconnaître la vérité des dynamiques coloniales ;
- Certaines personnes autochtones présentes ont pu faire des liens avec l'histoire de leurs familles et ont dit avoir acquis une compréhension différente de ce que leurs familles ont vécu. Le sentiment de devoir honorer celles et ceux qui ont vécu le territoire et ces dépossessions, ainsi que toutes leurs conséquences, a été exprimé par plusieurs. Plusieurs personnes ont souligné un profond malaise avec l'ampleur de la colonisation sur le territoire ;
- L'invisibilisation de la présence des Anicinabek sur le territoire, entre autres par la toponymie, est un élément qui a choqué plusieurs personnes. Plusieurs ont soulevé l'importance de se réapproprier les toponymes anicinabe et de les réinscrire visiblement dans le territoire, que ce soit pour les lacs et rivières, mais également en ville, par des changements de noms de rues.

INTRODUCTION À LA CARTOGRAPHIE SENSIBLE ET ÉMOTIONNELLE

Élise Olmedo
Stagiaire postdoctorale, Université Concordia

Élise Olmedo est chercheuse postdoctorale à l'Université Concordia et travaille sur les cartographies alternatives depuis des années en collaboration avec différentes communautés culturelles. Sa présentation porte sur son travail en cartographie sensible et émotionnelle. Il s'agissait, à la suite d'une présentation cartographique de la colonisation et de la dépossession du territoire anicinabe, d'ouvrir sur la possibilité de créer d'autres cartes, pour raconter le territoire du point de vue des personnes Anicinabe qui vivent le territoire – Aki Tipatcimo. En d'autres termes, il s'agissait de s'intéresser à des récits historiques et contemporains du territoire par d'autres cartographies possibles qui représentent le vécu du territoire, l'intimité, la mémoire et les expériences traumatiques comme une façon de répondre à la colonisation et la dépossession.

La cartographie sensible est une façon de se représenter le territoire qui ramène l'intime et met l'accent sur les émotions. Il s'agit d'une forme de cartographie alternative, qui est très libre et à travers laquelle nous sommes amenés à créer nos propres codes loin des standards de la cartographie conventionnelle. La plupart du temps, ce type de cartographie est un travail de co-construction entre des personnes. Par exemple, ce travail peut accompagner un récit. Même si à travers la cartographie sensible il est possible de créer une « carte », elle n'a de valeur qu'en tant que support au récit des personnes qui l'ont réalisée, elle ne se substitue pas au récit. Ce type d'exercice, qui laisse une grande part à l'improvisation (adaptation au contexte), s'adapte particulièrement aux personnes participantes, ce qui permet d'éviter d'imposer un médium de création, un mode de spatialisation du territoire, une façon de faire. Il s'agit donc plus d'un outil d'écoute que de visualisation.

De nombreux exemples montrent que les cartes sensibles peuvent être utilisées comme outil de contestation politique et territoriale. Comme elles ne sont pas rattachées à un ensemble de normes cartographiques qui se veulent « neutres » et qu'elles revendiquent un point de vue, elles sont ouvertement et intrinsèquement politiques. Quelques exemples de cartographies sensibles réalisées à travers les recherches d'Élise en témoignent. Par exemple, elle a réalisé une cartographie textile avec des femmes issues des classes populaires dans le quartier de Sidi Yusf à Marrakech (Maroc), laquelle vise à exprimer les ressentis des femmes dans les espaces publics où les rapports de genre sont sous-tendus par des rapports de pouvoir et de domination masculine. Ou encore, dans un projet plus récent avec des membres de la communauté Rwandaise à Montréal, Élise a collaboré avec

une participante, Emmanuelle Kayiganwa, pour créer un Atlas subjectif de sa mémoire personnelle en lien avec son témoignage sur le génocide de 1994 contre les Tutsi du Rwanda et son parcours d'exil, ce qui était une façon pour elle de partager son récit avec ses enfants et de participer à la transmission de la mémoire rwandaise. Selon Élise, les cartes n'ont pas besoin d'être géolocalisées : à partir de l'expérience vécue, nous pouvons nous représenter la réalité des lieux du point de vue des acteurs, ce qui inclut aussi les émotions liées aux lieux, aux parcours, aux trajectoires, et aux récits qui y sont liés.

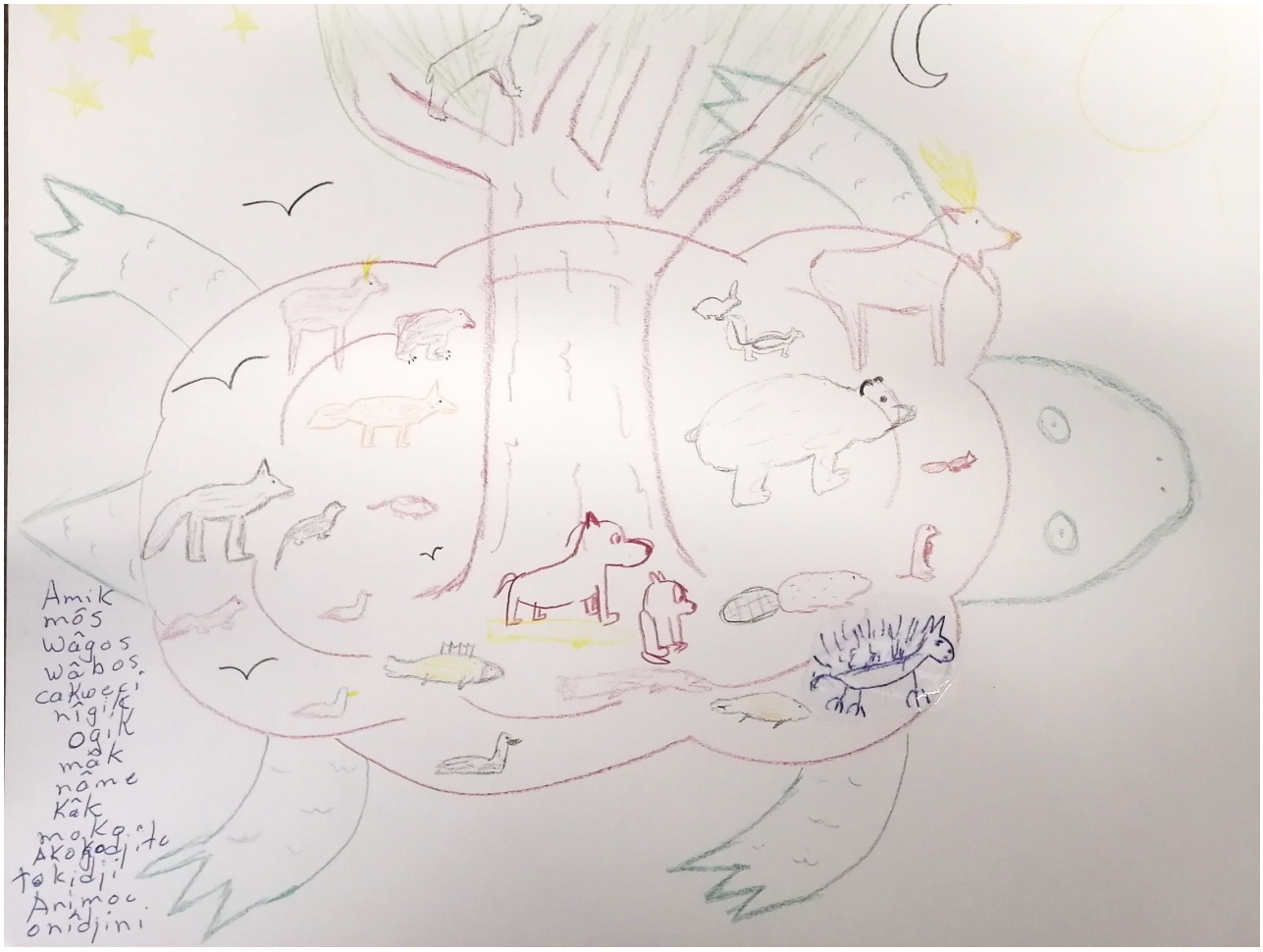
Réactions et discussions à la suite de la présentation

Les conversations qui ont suivi cette présentation ont fait émerger les points suivants :

- D'abord, un intérêt a été exprimé face à ces cartographies sensibles comme outils pédagogiques, pour transmettre certains récits, ou encore comme outil pour permettre aux gens de raconter, partager et transmettre leur histoire, potentiellement dans une perspective de guérison.
- L'importance de mettre en valeur et de visibiliser la langue *anicinabemowin*, les médicines traditionnelles, et les connaissances anicinabe liées au territoire a été soulevée à plusieurs reprises.
- Quelques exemples de cartographies autochtones ont été présentés comme pouvant se rapprocher de cartographies sensibles, notamment des œuvres représentant des fleurs perlées qui racontent la généalogie et les relations de parenté en lien avec le territoire.
- Les échanges sur ces connaissances anicinabe du territoire ont permis d'ouvrir la réflexion sur ce que les personnes participantes allaient cartographier le lendemain.

DEUXIÈME PARTIE : MISE EN PRATIQUE

La deuxième journée de l'atelier a été consacrée à la création de cartes. Il s'agissait, pour les personnes participantes, de représenter leur territoire, ou leurs relations au territoire, dans la forme qu'elles souhaitaient, suivant les principes de contre-cartographie et de cartographie sensible discutées la veille. À la suite d'une conversation sur ce que les personnes présentes souhaitaient partager et valoriser en relation au territoire, chacun.e s'est mis au travail, en équipe ou seul.e, selon son choix, pour créer sa propre carte. Dans les démarches de cartographie participative, chaque carte est souvent accompagnée d'un récit. Dans cette perspective, la restitution des cartes dans l'atelier s'est faite à travers les récits des participant.es. Les cartes et les récits présentés dans cette section expriment la signification du contenu des cartes pour les personnes les ayant réalisées.



LOUISA PAPATIE ET ADAM ARCHAMBAULT

Type de carte : cartographie sensible collaborative évoquant la colonisation et la guérison à travers la légende de la Grande Tortue

Cette carte est le résultat d'un travail collaboratif entre Louisa Papatie, gardienne des plantes médicinales de la communauté Anicinabe de Kitcisakik, et d'Adam Archambault, étudiant au doctorat à l'UQAT. L'objectif de ce travail était de mettre sur papier la représentation de Louisa Papatie du territoire. Louisa Papatie s'est inspirée de la légende de la Grande Tortue pour illustrer ses propos.

La Grande Tortue est la gardienne de la Terre. Elle porte sur son dos tout ce qui compose le territoire. Pour Louisa, il était très important que tous les animaux de la forêt soient présents sur sa carte. On peut notamment y voir des poissons, le castor, le porc-épic, l'écureuil ou encore l'ours. La tortue porte également sur son dos la nature, illustré sur la carte par le grand arbre au centre. Louisa a également ajouté le nom des animaux illustrés en *anicinabemowin* pour montrer l'importance de la langue dans la représentation du territoire. La présence de la lune, du soleil et des étoiles permet également de situer la Tortue dans sa relation avec le ciel.

Louisa accompagne sa carte d'une explication des effets du colonialisme sur le territoire. Selon ses propos, la grande Tortue a partagé beaucoup de choses aux Anicinabek (les *sweat lodges*, le feu sacré, etc.). Cependant, quand les Européens sont arrivés, la carapace de la grande Tortue s'est cassée. Les tremblements de terre représentent le fait que la Tortue essaie de réparer sa carapace. La grande Tortue a besoin d'aide, elle a besoin de sa famille. Nous avons la responsabilité d'aider la grande Tortue à réparer sa carapace. La guérison fait partie de la vie et doit s'effectuer de génération en génération. En réparant la carapace de la grande Tortue, nous pourrons également aider à guérir les animaux.

Kevin Papatie suggère le documentaire de Jacob Mowegan Wawatie pour une explication détaillée de la légende de la grande Tortue. Pour voir le vidéo : https://www.youtube.com/watch?v=u88mfQIhTig.

Alice Jérôme et Élise Olmedo

Type de carte : Cartographie sensible et narrative évoquant son chemin de vie, pensé comme un outil pédagogique de transmission pour les jeunes générations

Alice a été inspirée par l'Atlas subjectif qu'Élise avait présenté la veille, réalisé en collaboration avec une survivante du génocide de 1994 contre les Tutsi du Rwanda. Elle y a vu plusieurs parallèles avec son propre cheminement de vie, notamment autour de la question du génocide, et l'importance de la transmission aux jeunes générations pour qu'elles voient qu'il est possible de surmonter les difficultés et les traumas. Alice a proposé

à Élise de l'accompagner dans la réalisation de sa cartographie de vie. Alice a raconté, tout en dessinant, son enfance et notamment la violence qu'elle a subie avec d'autres enfants lors de son expérience du pensionnat dès son plus jeune âge. Selon elle, cette expérience représente la destruction de tout ce qui fait son identité : sa langue maternelle, ses vêtements, ses habitudes de vie y sont éliminées dans la plus grande violence quotidienne.

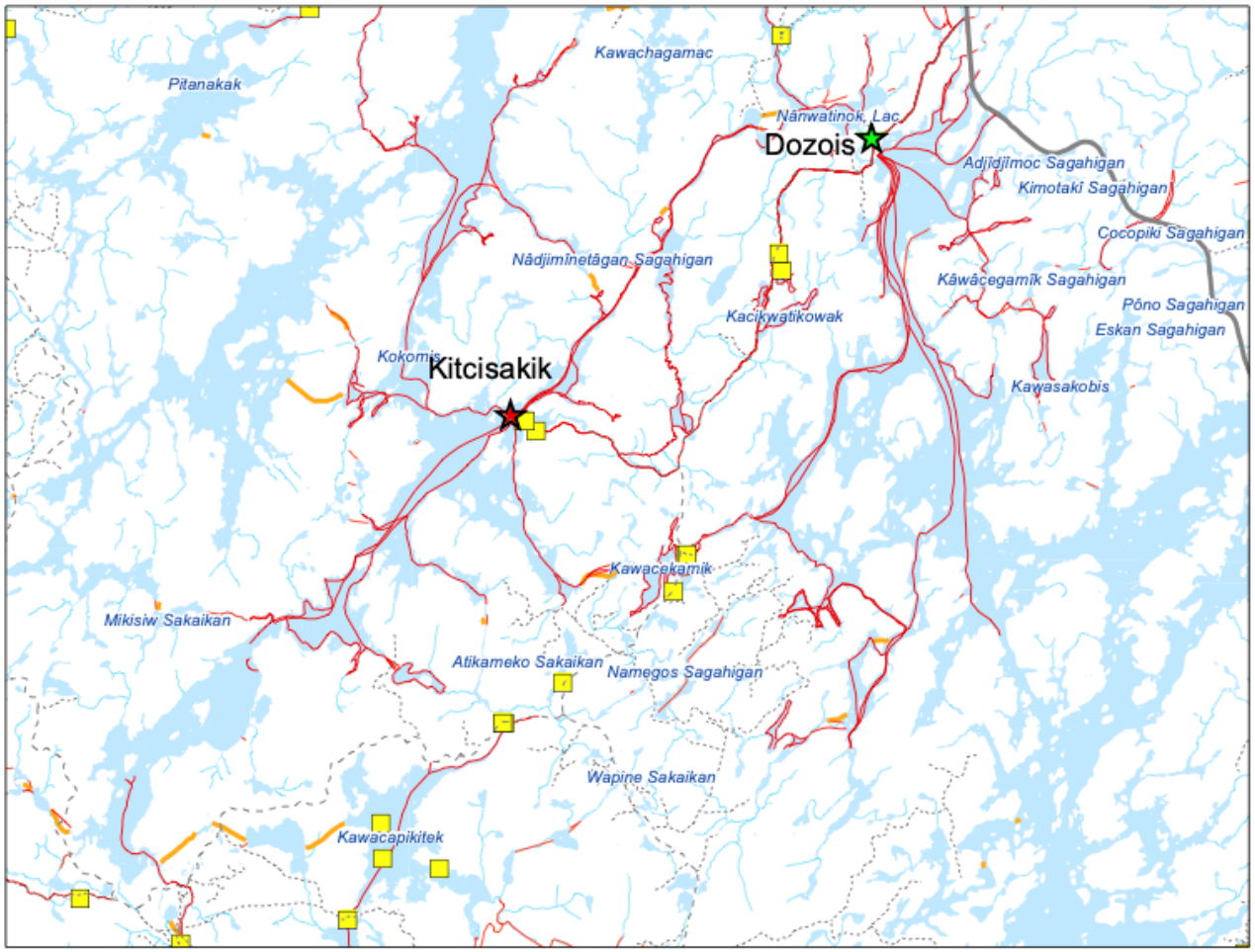
La carte commence avec une cabane qui représente ses premiers souvenirs. C'est de 5 à 6 ans qu'elle a connu le vrai bonheur. Elle a grandi et joué dans un environnement familial heureux où l'eau et la nature étaient purs. Un canot est par exemple représenté car il s'agit d'un moyen de transport qui ne pollue pas. Un traîneau avec de nombreux chiens est aussi représenté, c'était le moyen de transport principal l'hiver pour la subsistance. Les raquettes (objets si simples aujourd'hui) sont aussi associées à une certaine pureté et à un mode de vie sans pollution.

Sur la carte, un quai est aussi représenté. Il signifie beaucoup sur elle. Lorsqu'elle était jeune, ses parents ne voulaient pas qu'elle aille jouer près de l'eau. Mais, « quand tu es jeune, tu es fascinée par l'eau » dit-elle. Ses frères et sœurs devaient la surveiller, mais elle est accidentellement tombée à l'eau. L'arbre représenté à côté du quai lui a permis de se tenir jusqu'à l'intervention de ses parents pour son sauvetage. Cet arbre l'a sauvé grâce à ses racines et branchages auxquels elle s'est accrochée. Symboliquement, cette histoire traumatique qui raconte un moment où elle a cru mourir, représente pour elle sa force pour rester vivante, encore aujourd'hui.

Alice figure également sur la carte une autre expérience plus traumatique encore, celle de son passage au pensionnat, un bâtiment représenté comme une prison à côté d'une chapelle. Elle se remémore par exemple le fait qu'elle devait prier à genoux sans arrêt (jusqu'à s'évanouir parfois) et décrit comment, comme beaucoup d'autres enfants, elle y était enfermée et maltraitée. Elle représente par la suite son parcours universitaire au sein des Universités de Sherbrooke et d'Halifax ainsi que son parcours professionnel à travers les nombreux postes qu'elle a occupés (symbolisés sur la carte par des tipis), d'abord en tant que directrice de la santé et des services sociaux de Pikogan ; puis au Wanaki Centre et au Centre d'amitié autochtone de Val-d'Or, et enfin en tant que Cheffe de Pikogan et Grande Cheffe de la Nation Anicinabe.

À travers cette carte, Alice Jérôme illustre différents moments marquants de son parcours de vie. Un grand chemin relie tous les éléments de sa carte. Ce chemin représente son parcours. Sa carte est à la fois un récit de sa vie personnelle, mais également un récit qui se veut formateur : Alice souhaite partager son parcours personnel et professionnel afin d'encourager les jeunes et en particulier les femmes à continuer ce qu'ils entreprennent déjà et leur montrer que tout est possible. Cette carte inachevée à la fin moment de l'atelier, a suscité pour Alice l'envie de continuer à y travailler.

Kevin Papatie



Type de carte : carte géoréférencée marquant les chemins empruntés pour aller vers Kitcisakik depuis le terrain de chacun

Kevin Papatie a eu une longue conversation avec Christopher sur les parcours en canot sur le territoire et les lieux de portage. Il partage ici une carte sur laquelle il a travaillé pour montrer les chemins empruntés pour aller à Kitcisakik à partir de différents territoires familiaux. Les lignes orange montrent les anciens portages et les carrés jaunes, les emplacements de campements.

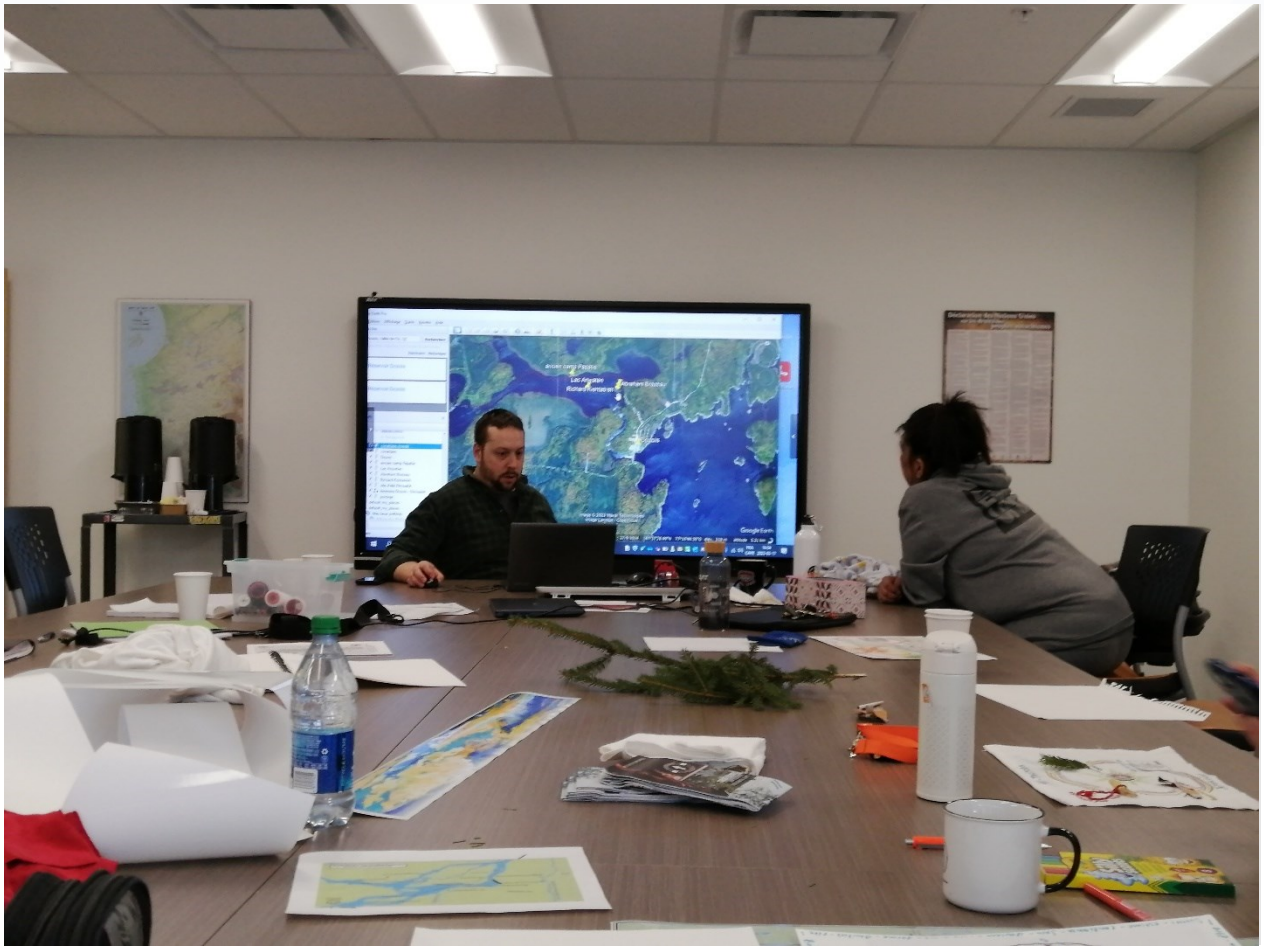
Kevin a partagé plusieurs connaissances liées au territoire lors de l'atelier et il a aussi partagé le sens du nom qui lui a été donné par sa communauté : « *Kikos* », qui veut dire poisson. Kevin a tressé des liens entre la carte, sa vie et le lien qui l'unit aux savoirs traditionnels liés au territoire, dont ceux sur les os des poissons, notamment du brochet (*kinoce*). Les liens entre les noms des lieux (toponymie), les histoires collectives, familiales et individuelles, et les noms des personnes ont aussi été mentionnés. Son milieu familial diffère des autres de sa génération puisque sa mère n'a pas été au pensionnat.

Roxanne Mianscum-Lizotte

Type de carte : représentation graphique de la dualité de son parcours de vie

Avec sa carte, Roxanne explique que toute sa vie, elle a eu l'impression de naviguer à travers deux réalités. Née d'une mère Anicinabe et d'un père allochtone, elle raconte avoir grandi dans deux réalités très différentes. Elle l'illustre sur sa carte avec une ligne séparant deux réalités distinctes : l'eau, la pêche et la forêt d'un côté ; la ville de l'autre. Son identité, représenté par le fil rouge, parcourt ces deux réalités à travers sa généalogie et ses relations avec des personnes importantes pour elle.

Charlie Papatie et Benoit Éthier



Type de carte : Carte collaborative interactive de l'itinéraire entre le réservoir Dozois et la communauté de Kitcisakik

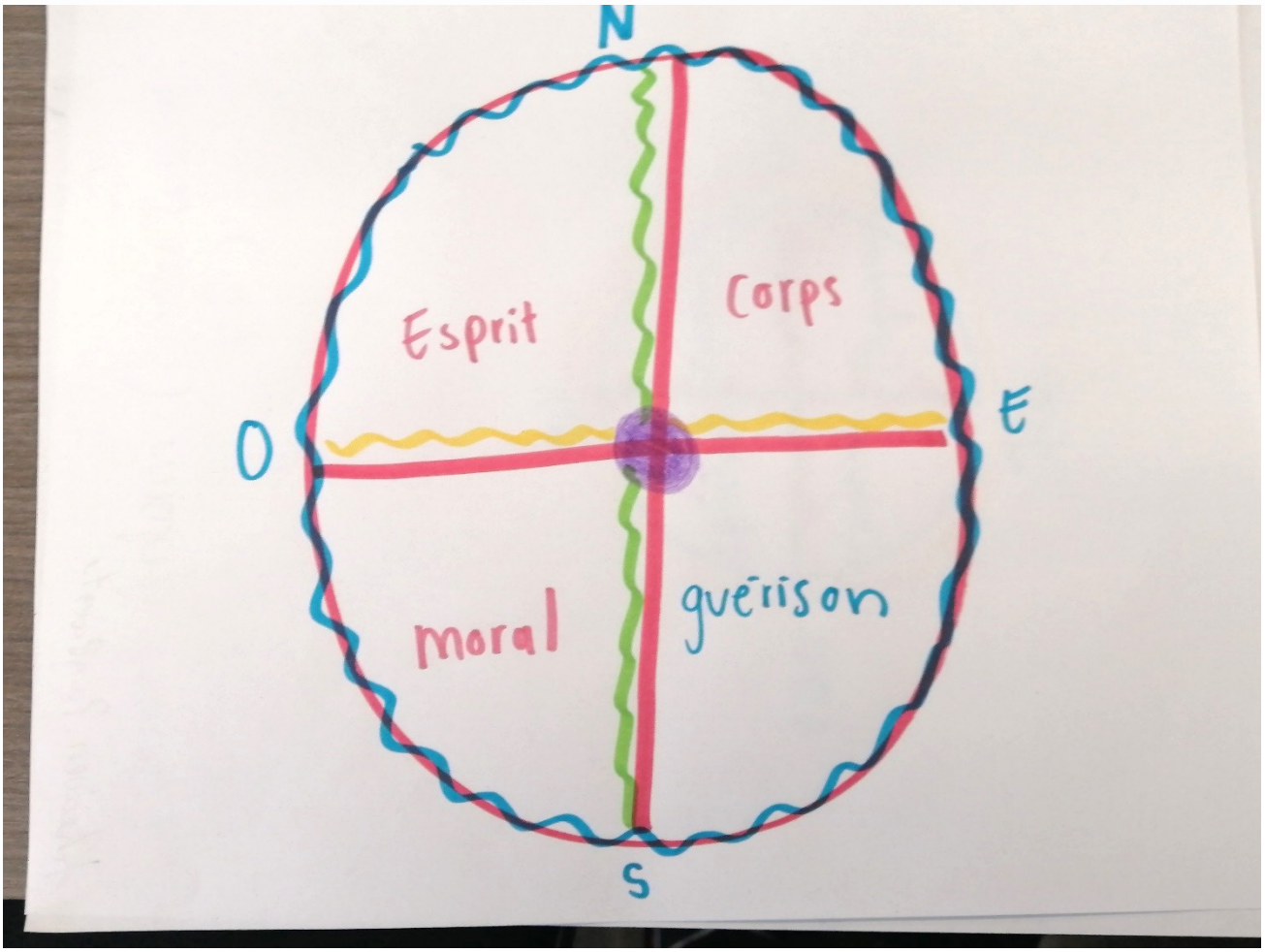
Réalisé à partir du logiciel informatique de cartographie Google Earth Pro, Charlie Papatie et Benoit Éthier ont identifié les différents points clés de l'itinéraire entre le réservoir Dozois et Kitcisakik, d'où est originaire Charlie. Benoit et Charlie expliquent qu'avec le logiciel, il est facile de naviguer rapidement sur le territoire et d'identifier précisément des lieux importants. Ils mentionnent également que l'utilisation du logiciel permet de partager facilement les données recueillies pour différents usages.

CHRISTOPHER TRÉPANIER

Type de carte : Représentation sur écorce de la signification du toponyme du lac Pakitanika

Avec sa carte, Christopher Trépanier illustre visuellement l'origine du toponyme du lac Pakitanika, situé en bordure du territoire de la ville de Val-d'Or (aujourd'hui connu sous le nom de lac Blouin). En *anicinabemowin*, le nom Pakitanika peut être interprété comme « eaux peu profondes et rocheuses où l'on doit débarquer du canot ». La carte de Christopher illustre ainsi le fait que les toponymes anicinabe sont très descriptifs des lieux et y sont par le fait même très rattachés.

Kloé Chagnon-Taillon



Type de carte : Représentation de la roue de médecine, selon les savoirs anicinabe

Lors des discussions en l'atelier, Kloé Chagnon-Taillon désirait partager la conception de la roue de médecine des personnes participantes anicinabe. Sa carte illustre comment elle perçoit sa propre position dans l'équilibre que représente la roue. Les points cardinaux permettent de diviser la roue en cadrans et ceux-ci représentent les différents aspects constituant une personne (physiquement et mentalement). Il s'agit d'une vision holistique des personnes qui diffère des conceptions occidentales de l'individu. L'équilibre de ces aspects de la vie est nécessaire à l'équilibre d'une personne.

Le processus de création de carte a permis à Kloé d'entrer en relation avec d'autres personnes participantes et de s'informer sur certaines conceptions anicinabe. Cette démarche lui a également permis de réfléchir sur elle-même et son équilibre.

Deux cartes restitutives des échanges ont aussi été créées

Il est aussi possible de cartographier les savoirs échangés lors d'une rencontre, et c'est ce que Marie-Eve et Ioana ont fait avec leurs cartes respectives.

MARIE-EVE DROUIN-GAGNÉ

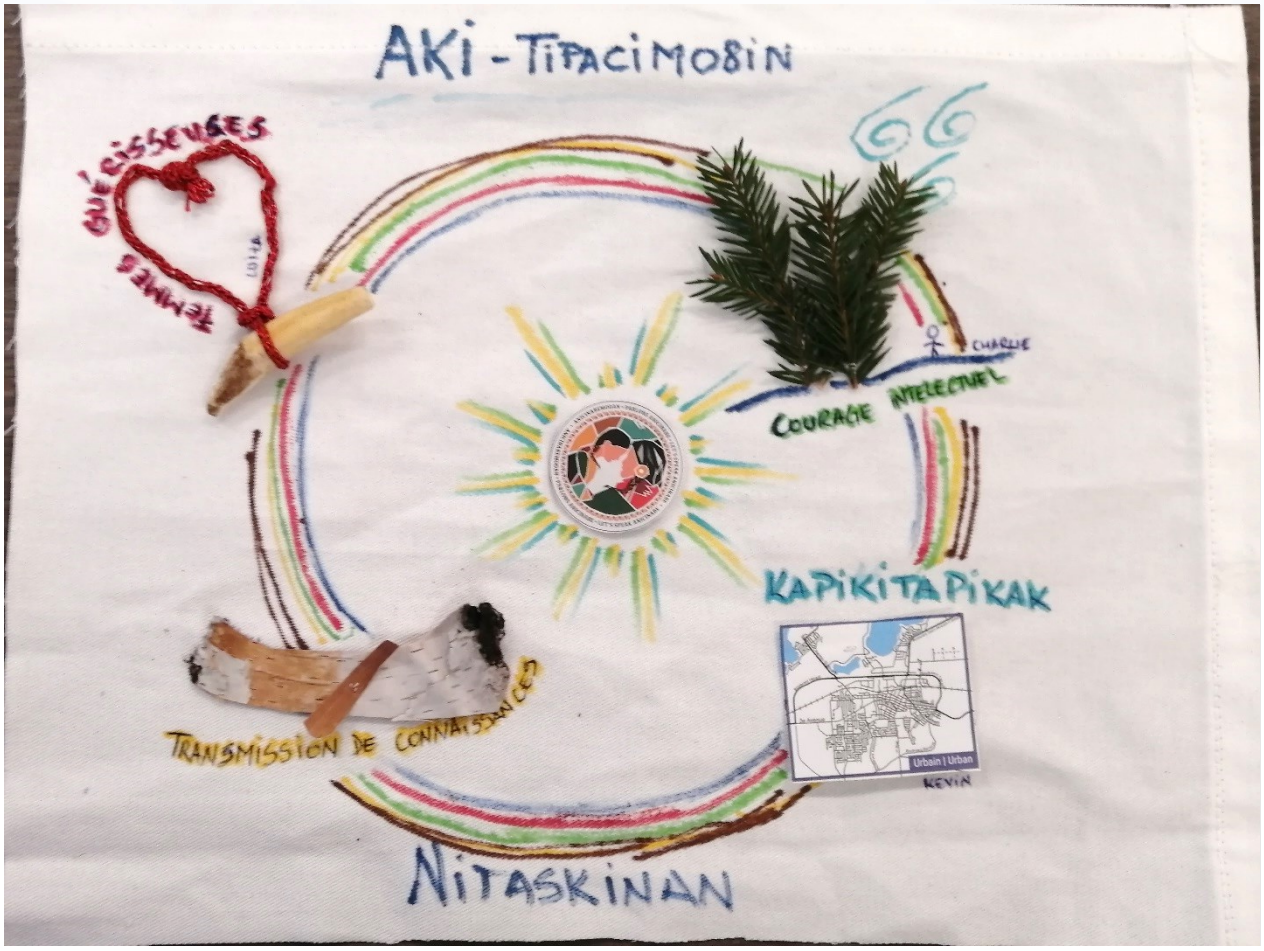
Type de carte : Résumé des deux jours d'atelier à partir d'une carte sur textile

À l'aide de différents symboles, Marie-Eve résume les différents sujets abordés lors des discussions en groupe :

- Les fils rouges représentent les déplacements de la communauté de Pikogan (représentée par une cocotte), qui avait été mentionné par Alice. Un des fils représente aussi les relations entre la communauté et Val-d'Or ;
- Val-d'Or est représentée par une roche, puisqu'un de ses noms en *anicinabemowin*, Pekedamkam, signifie "au sommet du rocher" ;

- 11 coquillages entourent Val-d'Or pour représenter les 11 Nations Autochtones au Québec (toutes différentes) ;
- Un canot d'écorce et une pagaie représentent les apprentissages faits en territoire, notamment en canot, tels que mentionnés par Charlie Papatie ;
- La branche de sapin et le petit tas de branches représentent la forêt, mais aussi les coupes à blanc qui ont été mentionnées, et l'importance de protéger la forêt ;
- La sauge et le coquillage représentent la Grande Tortue et les enseignements partagés par Louisa Papatie ;
- Le lac comprenant trois objets distincts représente les différents noms que peuvent prendre les lieux, selon les histoires des lieux, les personnes ou les groupes. Kevin Papatie avait partagé la complexité des noms anicinabe sur le territoire, qui sont en fait liés à des histoires et peuvent changer avec le temps. Le visage connecté au lac représente la parole et la langue, liée au territoire. Il s'agissait aussi de souligner l'effacement des toponymes ;
- Un pic-bois est représenté pour lier les noms des lieux et ceux des personnes, et leurs significations, qui ont été effacés de différentes façon. Par exemple, le nom *Papatie* fait référence au pic-bois en *anicinabemowin* (*papase*) ;
- Le livre en bouleau représente le territoire comme un livre, c'est-à-dire là où on trouve les savoirs, les légendes. Le livre représente les échanges qui ont servi à raconter le territoire, les lieux sacrés, les histoires des lieux, ou encore les lieux interdits, les endroits avec des énergies plus négatives ;
- Le soleil, la lune et la roue de médicine sont tous présents pour montrer le passage du temps et la relation entre les savoirs, le territoire, les saisons et l'histoire.

Ioana Radu



Type de carte : Carte sur textile résumant les présentations et discussions des deux jours d'atelier

Ioana Radu a choisi d'illustrer au moyen de sa carte les éléments des discussions qui l'ont marquée. Les différentes symboliques représentent ainsi des thématiques abordés durant les deux jours, regroupées sous la forme d'un cercle :

- Le cœur représente la discussion autour des femmes guérisseuses dans les processus de guérison. Il représente également l'amour et la famille. Le nom de Louisa lui est associé, puisqu'elle a partagé plusieurs enseignements liés à la guérison et aux générations futures ;
- Les branches représentent le courage intellectuel et émotionnel dont ont fait preuve les personnes participantes en s'engageant dans l'activité. Les branches font aussi référence à la forêt dont Charlie nous a beaucoup parlé ;
- L'écorce de bouleau fait référence aux mentions multiples du canot d'écorce et de son rôle dans la transmission des connaissances associées au territoire ;

- La petite carte de la ville de Val-d'Or est associée aux discussions entourant la toponymie de la ville qu'il serait important de « renommer ». Ioana y a inscrit un autre nom de Val-d'Or en *anicinabemowin*, *Kapikitapikak*, qui veut dire "quelque chose de brillant qui émerge". Le nom de Kevin y est associé, en lien avec les savoirs qu'il a partagés sur les toponymies ;
- Au centre de la roue, il y a le logo anicinabe. Il représente, par les visages, les liens familiaux et la famille, les membres de cette Nation présente sur le territoire. Les visages fontt également référence au poème d'Alice en ouverture à l'atelier, qui portait sur le visage en tant que carte qui trace le vécu d'une personne.

TROISIÈME PARTIE : PISTES DE RÉFLEXIONS

À partir des échanges et des relations qui se sont formées lors de l'atelier, différents thèmes ont été identifiés comme étant importants pour les personnes participantes. Ces différents thèmes sont des pistes intéressantes pour la suite du projet.

COLLABORATION ENTRE AUTOCHTONES ET ALLOCHTONES

Instaurer et entretenir des relations
Si peu de personnes se sont présentées lors de la deuxième journée pour réaliser des cartes, Alice Jérôme nous a rappelé l'importance de se centrer sur les personnes présentes. C'est en échangeant avec elles que les savoirs se transmettront et se multiplieront. Il est donc important d'entretenir les relations qui se forment au cours de l'atelier, afin d'assurer ses retombées. Se rencontrer et tisser des liens est important, mais comme le mentionne Alice Jérôme, il faut prendre soin de ce que nous avons semé pour que cela porte fruits. Plus on travaille en collaboration, plus un message positif se multiplie et plus il est facile de transmettre ses savoirs. Il faut que l'atelier puisse nourrir cette force de continuer à défendre les savoirs et perspectives anicinabe.

L'enjeu des blessures intergénérationnelles
Il faut également faire attention aux blessures intergénérationnelles qui sont encore profondes. Il faut à la fois respecter les autres et soi-même, et faire attention aux sujets abordés. Il est important de se remémorer notre histoire, mais il faut le faire dans une optique de guérison.

Il est nécessaire d'acquérir des outils culturellement pertinents pour la collaboration
Certains mots ne se traduisent pas d'une langue à l'autre, et il faut parfois d'autres médiums afin de transmettre ces informations. La contre-cartographie en est un exemple.

LA MÉMOIRE COLLECTIVE

Importance d'utiliser les cartes pour se souvenir de l'histoire, des savoirs et des gens
Janet Mark mentionne que la présentation de Danny Bisson lui a fait vivre beaucoup d'émotions et lui a rappelé l'histoire de sa mère. Certains éléments soulevés lui ont permis d'un peu mieux comprendre sa propre histoire familiale. Il faut que les outils cartographiques puissent servir à se souvenir de l'histoire pour la comprendre.

La mémoire est ancrée dans le territoire
Kevin Papatie mentionne que les légendes anicinabe comprenaient les noms de plantes, d'arbres, d'animaux et de tout ce qui est lié au territoire. Il faut remettre de l'avant ces savoirs qui ont été affectés par le colonialisme.

Le besoin de revenir aux toponymes autochtones
À plusieurs moments lors des deux jours d'activités, la discussion a porté sur la possibilité de recommencer à utiliser les toponymes autochtones. Paul-Antoine Martel mentionne que la ville de Val-d'Or a déjà fait des démarches (en 2019) pour inclure des toponymes anicinabe sur ses cartes touristiques. Ce projet avait été réalisé en partenariat avec la communauté de Lac Simon pour mettre de l'avant les savoirs anicinabe. Il serait ainsi envisageable de continuer ce processus pour que soient encore plus visibles les toponymes anicinabe qui sont porteurs de riches savoirs.

Recommencer à utiliser les toponymes anicinabe est, selon plusieurs personnes participantes, un symbole fort pour contrer les effets des politiques coloniales illustrées par les différentes cartes historiques. Il pourrait également y avoir une actualisation de ces toponymes, ce qui témoignerait de la vie et de l'histoire fluide des lieux.

Comment ramener les toponymes?
Des actions concrètes de valorisation des toponymes anicinabe sur le territoire où se situe Val-d'Or pourraient prendre la forme d'affichages à différents endroits stratégiques. Souvent, ce genre d'actions est limité par les réglementations étatiques comme la *loi 101*. Selon plusieurs personnes participantes, il ne faut pas attendre que des changements arrivent pour s'imposer et se mettre en valeur. Il faut repousser les barrières nous-mêmes et prendre notre situation en main.

L'importance de la langue
Les conversations sur les toponymes s'inscrivent aussi dans une préoccupation plus large concernant la langue *anicinabemowin*. Plusieurs ont souligné l'importance de la protéger, de la conserver, mais aussi de la mettre en valeur, en la rendant visible – notamment par les toponymes.

LE TERRITOIRE

L'importance de la reconnaissance territoriale
Pendant les discussions, Janet Mark a présenté le travail réalisé par l'UQAT pour se doter d'un principe de reconnaissance territoriale. Il fallait que l'élaboration de l'énoncé vienne du cœur et ne soit pas vide de sens. Un énoncé seul n'est pas suffisant. Des actions

concrètes doivent être mises en place et ainsi servir de levier.. Il faut continuer le travail lancé par l'énoncé pour rendre visible ce qui ne l'est pas.

En ce sens, il est important de souligner la présence autochtone à Val-d'Or, ainsi que la différence entre être Autochtone en ville et dans les communautés. Selon Alice Jérôme, il est important de mieux comprendre ce qui fait qu'un Autochtone peut vivre en ville et pourquoi il retourne dans la communauté. Il faut changer la vision allochtone des Autochtones à Val-d'Or.

Les émotions liées au territoire

Selon les personnes participantes, il serait pertinent de réaliser la biographie de la Nation Anicinabe et de spatialiser des émotions sur le territoire. Comme le mentionne Alice Jérôme, il y a beaucoup d'émotions reliées au territoire : « Quand je vois le territoire, c'est toujours l'injustice que je vois. Il faut vivre l'injustice pour pouvoir vivre dans la justice. Je veux que ce soit juste pour les Nations ».

Pour Charlie Papatie, il est également important de comprendre la pertinence émotionnelle des lieux culturels : « Pour quelqu'un qui veut s'y aventurer, ça prend du courage. C'est très délicat au niveau sentimental et intellectuel. Souvent, les communautés se battent pour garder les forêts. Quand il y a une action, souvent, on réagit parce que ça a de la valeur et il ne faut pas l'oublier ».

QUELQUES ACTIONS CONCRÈTES POSSIBLES

Avec tout ce qui a été partagé lors de l'atelier, voici quelques idées d'actions concrètes qui pourraient être mise de l'avant:

- La mise sur pied d'un comité de toponymie réunissant des personnes de la communauté autochtone de Val-d'Or, des communautés de Lac Simon, Kitcisakik et Pikogan, des représentants de la ville, et des membres de l'UQAT, afin de réaliser des changements dans la toponymie de la ville et y inscrire des noms anicinabe des lieux.
- Réinscrire les toponymes anicinabe à l'aide de panneaux pour les lacs, les rivières, mais aussi les lieux importants.
- Un projet de tourisme pourrait aussi voir le jour, mené par les communautés anicinabe, et présentant l'histoire du territoire, avec le nom des lieux, dans un circuit des sentiers de portages, par exemple. Ou encore, en ville, à partir de l'endroit où se trouvait le camp de Gabriel Commanda, et des visites des lieux significatifs, avec leurs noms et leurs histoires.

- Trouver des moyens de rendre hommage à celles et ceux qui ont vécu le territoire et sa dépossession; qui ont survécu aux multiples traumatismes liés à cette dépossession - par exemples, les familles qui ont vécu des famines. En ce sens, le Service Mamawi Mikimodan de l'UQAT réfléchi actuellement à une exposition qui pourrait faire le lien entre le poème d'Alice sur le visage en tant que carte du vécu, et les portraits d'Ainé.es de Senneterre réalisés par Virginia Pésémapéo Bordeleau (processus en réflexion).
- Élargir les reconnaissances territoriales à d'autres institutions à Val-d'Or, par exemple, lors des match des Foreurs (équipe de hockey junior).
- Utiliser la cartographie sensible pour travailler à la guérison avec ceux et celles qui en ont besoin, pour transmettre les expériences vécues aux jeunes générations, et montrer que malgré les traumas et les difficultés, tout est possible.
- Une carte compilant différentes sources sur la toponymie anicinabe de la région de Val-d'Or a été commencée et distribuée aux personnes participantes; un travail de validation et d'élargissement de cette carte toponymique pourrait être entrepris.

Nous vous invitons à nous faire part de toute autre initiative que vous voudriez mettre de l'avant et que nous pourrions soutenir en tant que professeur.es et étudiant.es liés à l'Unité mixte de recherche en études autochtones INRS-UQAT, située au Pavillon des Premiers Peuples de l'UQAT, à Val-d'Or. Vous pouvez nous contacter aux adresses suivantes :

Benoit Éthier, *professeur à l'École d'études autochtones, UQAT*
benoit.ethier@uqat.ca

Marie-Eve Drouin-Gagné, *professeure à l'Unité mixte de recherche en études autochtones INRS-UQAT*
marie-eve.drouin-g@inrs.ca

Adam Archambault, *étudiant au doctorat à l'École d'études autochtones, UQAT*
adam.archambault@uqat.ca